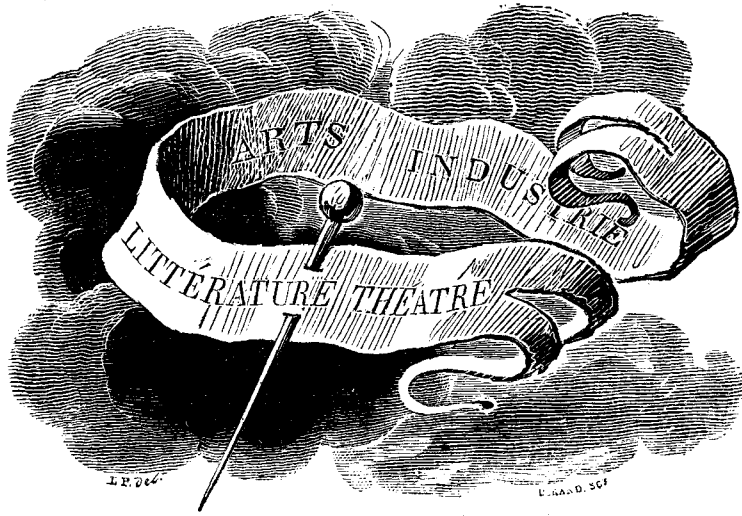


N° 36.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



DIMANCHE

24 Mai 1835.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

LA FIANCÉE DE BRESSE

ET LE MODÈLE D'ANATOMIE COMPARÉE.

Ceci est une histoire véritable dont le fait authentique a eu lieu jeudi dernier à Lyon entre deux et trois heures de l'après-midi, le Palais St-Pierre et le pont Tilsitt.

Tout le monde connaît le costume pittoresque des Bressannes avec leur petit chapeau noir orné de dentelles et de torsades à glands d'or, et fixé au-dessus du front, exposé là comme un échantillon ou une amulette. Ce singulier ornement, ce chaperon mystérieux dont la forme et la position varient suivant l'usage et l'état de celle qui le porte, ce petit chapeau presque aussi solennel que celui de Napoléon, fournirait à lui seul le sujet d'une chronique intéressante que je me réserve d'exploiter incessamment. Aujourd'hui il ne sera question que de la jolie Bressanne.

Cette jolie Bressanne, a nom Françoise - Clorinde Ramier; elle habite ordinairement un agréable petit village à deux lieues de Bourg avec sa mère, veuve depuis sept ans. Clorinde Ramier a un amoureux, mieux que cela, un fiancé qui se trouve inscrit sur les contrôles du 60^e régiment de ligne sous le nom de Chrysostôme-Polycarpe Dariol: c'est un fort beau garçon, à l'œil vif, au teint chaud et vivace, voilà pour ses qualités physiques: il est caporal, voilà pour ses qualités morales,

Il y a déjà deux ans que Polycarpe Dariol est au ser-

vice actif, je veux dire sous l'uniforme, car il y a trois ans qu'il est soldat de l'état. Clorinde et lui s'aimaient avant le tirage *conscriptif*, et lorsque le sort eut marqué de sa griffe numérotée la vie de Chrysostôme, les amans s'en aimèrent davantage, et quand il fallut partir, il y eut un redoublement de passion; Françoise Clorinde sanglottait de n'être pas riche pour acheter un remplaçant à son Polycarpe, mais hélas! à peine osa-t-elle glisser le fruit de ses épargnes dans le gousset de son ami, tant elles étaient modestes. On se sépara!.. Je ne dépeindrai rien des adieux des tendres amans par la raison que je n'y ai pas assisté, mais tout porte à croire qu'ils furent des plus déchirans, car Polycarpe en arrivant au régiment avait encore les yeux rouges. Cependant le temps et l'exercice adoucirent un peu les regrets du jeune soldat; une vivandière expérimentée prévint une ophthalmie chronique en lui bassinant l'œil à propos; bref, après quelques évolutions départementales, Chrysostôme vint prendre garnison à Lyon, toujours fidèle à Clorinde, mais prodigieusement consolé.

Chrysostôme-Polycarpe Dariol était beau, je l'ai déjà dit; or, un jour qu'il figurait en athlète au Gymnase militaire de la Croix-Rousse, il fut remarqué par des artistes qui lui proposèrent de poser en modèle pour la peinture et la sculpture; le caporal qui connaissait le prix de l'argent depuis son avènement au caporalat, le caporal accepta et dévoila pour la plus grande gloire de l'art et dans l'intérêt de sa bourse, toutes les richesses de son organisation. Le voilà donc posant

trois ou quatre fois par semaine au palais St-Pierre, à raison de trois francs par séance.

Pendant que Chrysostôme laissait ainsi perpétuer en détail sur le marbre ou sur la toile la pureté académique de ses formes, Françoise-Clorinde Ramier comptait les années et les mois qui devaient s'écouler encore avant que son bien-aimé eût acquitté sa dette de sang envers l'état : Clorinde ne posait pas, elle, quoiqu'elle eût bien tout ce qu'il fallait de beauté pour cela ; elle ne se consolait pas même, lorsqu'il lui aurait été si facile de trouver des consolateurs ; Clorinde pleurait et ne pensait qu'à son Polycarpe. Or, un jour que cette tendre fille occupait ainsi sa pensée et ses yeux, le grand clerc de M. Calamo, notaire de son village, et qui avait bien quelque prétention galante sur M^{lle} Clorinde, (le grand clerc) vint la chercher de la part de son patron qui avait une importante communication à lui faire. — Ma mère ! ma mère ! M. le notaire qui me demande, c'est peut-être pour Polycarpe !... et la mère qui était occupée à soigner des poulardes dans sa basse-cour accourut à la voix de sa fille : elles s'ajustèrent toutes deux et furent ensemble chez le notaire, car jamais elles ne sortaient l'une sans l'autre. — Bonjour, M. Calamo, qu'est-ce qu'il y a donc ? dirent elles toutes les deux à la fois. — Il y a, ma petite Clorinde, qu'il ne faut pas mourir de joie. — Comment, M. le notaire ! est-ce que Polycarpe serait réformé ? — Oh ! bien mieux, mon enfant, vous êtes riche, votre marraine vient de mourir à Paris, elle vous laisse dix mille francs par son testament. — Dix mille francs ! pourrai-je avoir un homme avec ça ? — Oh ! vous n'en manquerez pas, allez, tous les jeunes gens du village vous feront la cour : (ici le grand clerc chercha à placer une clause). — C'est pas de ça qu'il s'agit, M. le notaire, c'est un homme pour remplacer mon fiancé ! — Vous en trouverez aussi, il y a déjà ici Bardot qui est revenu et qui brûle de se vendre. — Je le retiens ! dit la jeune fille avec vivacité, je lui donne mes dix mille francs ! — N'allez pas si vite, mon enfant, je vous l'aurai à meilleur marché, prévenez seulement votre fiancé. — Ma mère ! il faut aller à Lyon annoncer notre bonne fortune à Chrysostôme. — Oui, ma fille. — Partons de suite, ma mère. — Oui, ma fille, mais il faut avant remercier Dieu et prier pour l'âme de ta marraine. — Oh ! oui, ma mère. Et les deux femmes furent au temple modeste du lieu rendre grâce au Seigneur ; car on est encore pieux et reconnaissant dans le petit village à deux lieues de Bourg.

Arrivées à Lyon, la mère et la fille se rendirent à la caserne du 60^e ; là un tambour-maître, beau phraseur, leur dit que Chrysostôme était au palais St-Pierre, là où qu'il avait une position. Clorinde pensa qu'il y était de faction ; elle se fit indiquer le palais St-Pierre. Or, il faut dire que c'était jeudi dernier, et que ce jour-là Chrysostôme avait passé de l'atelier du sculpteur dans le cabinet du professeur d'anatomie comparée appliquée aux arts ; auquel professeur il avait livré son corps pour servir à la démonstration de la leçon qui allait

avoir lieu. A cet effet, mons Polycarpe avait vu son torse et sa face bariolés de noir et de rouge, offrant les différentes divisions anatomiques dans leurs rapports avec la sculpture et la peinture.

La jeune fille et sa mère demandèrent au concierge du palais de leur indiquer où se trouvait un jeune soldat qu'on leur avait dit être *en position* dans l'édifice ; le concierge comprit qu'il s'agissait du modèle et leur indiqua le cabinet du professeur. — Restez dans la cour, ma mère, je veux aller le surprendre toute seule. — Bien, ma fille, je t'attendrai. Et la jeune fille monte sur la terrasse, comme on lui a indiqué, va au fond à droite, passe en tremblant derrière un ours de la mer glaciale, voit une porte battante en drap au pied d'un escalier, elle la pousse et se trouve dans le cabinet du professeur, qui un pinceau à la main était assis en face de la portion postérieure la plus charnue du torse du caporal et dont il dessinait avec soin la configuration musculaire. A cet aspect la pauvre Clorinde est saisie d'effroi et comme pétrifiée, car dans ce cabinet gisaient épars des squelettes, des pièces anatomiques, des animaux vivans, d'autres palpitant encore dans l'alcool ; la pauvre fille se crut en enfer ; et lorsque son amant, qui l'avait reconnue fit un pas vers elle, Clorinde crut voir s'avancer un démon sous les traits de son fiancé ; cet excès de terreur lui donna des forces, elle se mit à fuir en poussant des cris aigus. Chrysostôme oubliant sa position scientifique, s'élança après sa fiancée, ils passèrent tous les deux devant la mère qui crut avoir une vision, mais qui bientôt se mit à courir après sa fille ; Le trio fuyard sortit ainsi du palais, tourna à gauche ; suivit les rues St-Pierre, St-Côme, les quais Villeroy, St-Antoine et des Célestins ; partout sur le passage de Polycarpe, les boutiques se fermaient, on donnait l'alarme, car cet être bariolé et courant était pris pour le diable ou pour une bête féroce échappée à la ménagerie empaillée du musée de Lyon.

Enfin, la malheureuse Clorinde qui de temps à autre tournait la tête comme Atalante, n'ayant pas comme elle des pommes à jeter à son Hyppomène, prit le parti de se jeter à la Saône un peu au-dessous du pont Tilsit, Chrysostôme la saisit presque aussitôt, et dans cette immersion forcée, sa lithographie scientifique disparut.

Les deux amans recueillis et séchés par M. Martin au café des Deux Colonnes, s'expliquèrent, se comprirent et s'embrassèrent à la satisfaction générale. Ils sont partis hier soir à cinq heures pour leur petit village à deux lieues de Bourg.

A. J.

MÉCANIQUE.

RÉSUMÉ D'UN MÉMOIRE DE M. BÉRARD, AYANT POUR TITRE :

Examen critique des voitures à vapeur et spécialement d'un Locomoteur nouvellement inventé et construit par MM. Hamond et Wilbach.

L'auteur a divisé ses réflexions en trois catégories :

il discute d'abord la construction de la chaudière, puis la confection du moteur, enfin son attention se fixe sur la voiture elle-même.

1° Une des premières conditions que doit présenter la chaudière d'un locomoteur sur route ordinaire est de réunir une grande légèreté, une grande étendue de surface de chauffe à une faible contenance. Dans ces sortes d'appareils, l'eau doit être contenue de façon à éviter les dénivellémens occasionnés par les montées et les descentes, ainsi que les soubresauts du liquide par les cahots.

Une deuxième condition, c'est d'éviter par la construction même tout danger d'explosion; à cet effet le constructeur doit diviser le liquide dans une série de capacités tellement réduites que l'explosion de l'une d'elles puisse avoir lieu sans inconvénient.

Ce n'est pas tant la division de la flamme au milieu du liquide, mais bien celle du liquide au milieu de la flamme qu'il faut rechercher. Le seul moyen d'y parvenir d'une manière avantageuse est de réduire le diamètre de la chaudière aux plus petites proportions possibles.

Suivant M. Bérard, une chaudière de locomoteur devrait être composée d'un long tuyau replié sur lui-même autant de fois que l'exigeraient la surface nécessaire à la vaporisation et l'espace destiné à contenir l'appareil; mais comme dans la construction, les coudes sont difficiles à exécuter, le même résultat sera obtenu par une série de tuyaux placés les uns à côté des autres, et communiquant tous ensemble par des tuyaux de jonction. L'exiguité du diamètre du tube permettra de réduire l'épaisseur de la paroi, et la légèreté sera obtenue ainsi sans rien perdre de la solidité de l'appareil.

2° Quant à la machine elle-même, suivant M. Bérard, la plus grande difficulté est de transmettre aux roues l'action du moteur à travers les appareils de suspension, sans que ceux-ci participent aux efforts exercés et ne viennent par leur flexion en atténuer les effets utiles. Tout en donnant la préférence aux cylindres placés verticalement comme ceux de M. Hancock sur ceux placés horizontalement, comme ceux de Gurney, M. Bérard reconnaît que le mouvement ne peut être communiqué aux roues d'une manière durable à l'aide d'une chaîne sans fin. Discutant le point de la voiture auquel la puissance doit être appliquée, l'auteur s'élève contre la mauvaise disposition, jusqu'à présent suivie, de n'imprimer le mouvement que par une seule des roues de derrière. L'obstacle que l'on a opposé à l'application simultanée de la force aux deux roues est la difficulté de conserver à celles-ci des vitesses semblables dans les changemens de direction. M. Bérard pense que le moyen de la vaincre serait de diviser l'essieu dans son milieu et d'animer chaque roue par une machine spéciale. L'introduction de la vapeur dans chaque machine pourrait être tellement réglée, que le mouvement même de chaque roue devînt le principe de direction de la

voiture. On conçoit aisément que si une seule roue reçoit une impulsion, la voiture opère sa conversion en décrivant une portion de cercle dont la roue au repos est le point de centre. Mais si une roue recevait son mouvement en avant tandis que l'autre serait animée d'une vitesse semblable en arrière, la conversion s'opérerait avec une bien plus grande facilité autour d'un point qui partagerait la distance entre les deux roues.

M. Bérard croit que la direction d'une voiture à trois roues, dont les deux roues sur le même essieu seraient en avant, exigerait le moins d'efforts de la part du conducteur. Les robinets de distribution pourraient être tellement liés à l'essieu de la roue unique, que leur ouverture fût réglée par la seule position de l'essieu de cette roue par rapport à celui des deux autres. La roue qui doit se ralentir, celle au contraire qui doit s'accélérer, recevraient ainsi sans une attention particulière, et par la seule position de la *roue gouvernail*, la quantité de vapeur en rapport avec le mouvement qui doit leur être imprimé.

3° Passant à l'examen de la voiture en elle-même, M. Bérard remarque deux systèmes qui se présentent : le système des porteurs, c'est-à-dire des voitures qui réunissent sur un même train le moteur et les voyageurs; le système des remorqueurs où la machine, le liquide et le combustible occupent un chariot particulier, les voyageurs étant contenus dans des caisses placées sur un ou plusieurs équipages séparés. Il n'hésite pas à donner la préférence à ce dernier mode de construction, d'abord parce qu'il permet l'emploi d'une partie du matériel actuellement existant dans les administrations des voitures publiques; puis parce qu'il permet encore de répartir le poids sur un plus grand nombre de points, circonstance qui fera que la route sera ménagée et le tirage diminué. En effet, bien qu'il y ait une perte de force plus considérable par suite du frottement des essieux, comme en définitive la puissance nécessaire pour faire avancer sur une route susceptible de pénétration n'est pas seulement la force indispensable pour faire mouvoir le fardeau sur un plan horizontal, mais encore celle nécessaire pour l'élever incessamment de la quantité dont la roue pénètre continuellement dans le sol, cet effort sera d'autant moindre que la charge répartie sur un plus grand nombre de points fera enfoncer dans le sol chacune d'elles d'une quantité plus petite.

Toutes ces réflexions n'ont pas été chez M. Bérard le résultat de méditations purement théoriques; elles lui ont été suggérées par l'inspection du remorqueur de M. Hamond qui a réuni dans sa construction toutes les conditions que nous venons d'énumérer.

Chronique théâtrale.

L'étoile des théâtres va toujours pâlissant de plus en plus. Sur la première scène M^{mes} Dérancourt, Bouvaret

et MM. Sylvain, Fouché, André et Lecerf jettent des sons impuissans, car ils retentissent dans le désert. L'influence diabolique de *Robin des bois* n'a guère été plus heureuse, il y a même eu des sifflets à la première représentation de cet ouvrage, si remarquable cependant par les beautés musicales qu'il renferme. Nous ne comprenons pas sur quoi portait l'improbation injuste et très-rigoureuse des aristarques siffleurs; l'opéra de Weber a été rendu avec beaucoup de bonheur et de talent par M^{mes} Dérancourt et Bouvaret; M. Sylvain dans le rôle de *Tony* a donné de nouvelles preuves de la puissance et de la flexibilité de sa voix. M. Chardon a tenu son *interim* d'une manière satisfaisante dans le personnage de *Richard*, et M. Lecerf a mis de la rondeur et de la gaité dans le rôle de *Dick*. Le chœur des chasseurs a été reproduit avec ensemble et justesse... Véritablement les sifflets étaient déplacés ce soir-là et à cette occasion; il faut donc s'en prendre au mauvais génie qui depuis long-temps à soufflé sur nos deux scènes.

Au Gymnase, même solitude devant le gracieux talent de M^{mes} Herdliska, Faivre, Adam et la gentillesse de M^{lle} Pélagie. Le jeu distingué et les bonnes manières de M. Alexandre, les efforts de MM. Anatole, Joigny et Vizentini, laissent le public aussi rare et aussi froid, à peine si la popularité comiquement acquise de MM. Barqui et Cécicourt, trouve parfois quelques rires sympathiques. Où vont donc les théâtres, bon Dieu!

On nous annonce des pièces nouvelles: qu'elles arrivent promptement pour nous sauver d'une léthargie qui ressemble presque à la mort!

Mon Étoile.

Je suis libre comme les flots
Dont je sillonne la surface;
Heureux parmi les matelots,
J'ai pour fortune mon audace!
Méprisant les honneurs et l'or,
Je chante à l'abri de ma voile:
« Vogue ma barque, vogue encor...
« Vogue! aux cieux brille mon étoile! »

Oui, dans ma barque je suis roi;
Et bravant la mer en furie,
Sur ce trône assis sans effroi
Mon sceptre est ma rame chérie.
La nuit protège ton essor
Les vents amis enflent ta voile.
« Vogue ma barque, vogue encor...
« Vogue! aux cieux brille mon étoile! »

Combien j'aime les nuits d'été,
Quand de mille feux l'eau scintille!
La mer est calme; à mon côté,
Sans crainte, assieds-toi jeune fille!
Ainsi qu'un amoureux accord,
Entends le zéphir dans ma voile:
A ma barque il dit: « Vogue encor,
« Vogue! aux cieux brille ton étoile! »



Ne tremble pas, belle, ce soir
La mer aux amours est propice;
Mais plus près de moi viens t'asseoir,
Viens regarder ma protectrice!
Sa clarté me montre un trésor,
Ton doux visage se dévoile,
Et tes yeux disent: « Vogue encor,
« Vogue! aux cieux brille ton étoile!... »

C.-ANTONY RÉNAL.

DEUXIÈME COURS

D'ORTHOGRAPHE ET DE LANGUE FRANÇAISE,

EN 25 LEÇONS.

SÉANCE PUBLIQUE.

Le Dimanche 24 Mai, à dix heures, au palais St-Pierre.

Cette méthode, d'une simplicité et d'une clarté incontestables, reconnues par toutes les personnes qui ont assisté aux séances précédentes, et justifiées par les progrès des élèves du premier cours, ne peut manquer d'attirer l'attention de tous ceux qui désirent s'instruire en peu de temps sur les difficultés ordinaires que présente l'usage de la langue française écrite et parlée. Réduire à 25 leçons l'étude de ces difficultés, et mettre cette étude à la portée de toutes les intelligences, tel est le but que se sont proposé les professeurs, bien convaincus que l'économie de temps est une des conditions les plus favorables dans l'intérêt des classes industrielles et commerçantes, appelées surtout à profiter de cet enseignement.

Le prix du cours n'est acquis aux professeurs, qu'autant qu'il sera reconnu que leurs leçons auront profité aux élèves. Ce prix est de 60 fr., qui seront déposés en totalité ou par tiers en l'étude de M^e HENRY, notaire, place de la Préfecture, n. 7, où l'on peut souscrire tous les jours, ainsi qu'au bureau du journal *l'Épingle*, rue de la Préfecture, n. 6.

Deux cours seront ouverts à partir de mercredi prochain 20 mai, rue Bât-d'Argent, n. 2 au quatrième; l'un à 5 heures du matin, et l'autre, à huit heures du soir.

Les personnes qui ne seraient pas suffisamment fixées sur le mérite de la méthode, par la séance publique, seront admises à assister aux premières leçons avant de souscrire.

Un cours particulier sera ouvert pour les dames, grande rue Mercière, n. 2, au troisième.

EXPOSITION D'UNE BALEINE DE 75 PIEDS.

La foule se presse aux Brotteaux pour admirer ce *Roi des mers* qui étonne encore après sa chute. Curieux oisifs, curieux savans trouvent à la fois dans ce spectacle un intérêt puissant et un aliment à de sérieuses réflexions. Prix: 1 fr. 50 c. aux premières (on peut entrer dans le ventre de l'animal), 1 fr. aux secondes.

ANNONCES.

ON DEMANDE pour premier CLERC, à la campagne, un jeune homme capable de diriger une étude en l'absence du notaire.

S'adresser à M^e Henry, notaire, place de la Préfecture, n. 7, à Lyon.